

Festival international du cinéma en 16mm

Janick Beaulieu

Numéro 67, décembre 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (1971). Compte rendu de [Festival international du cinéma en 16mm]. *Séquences*, (67), 19–23.



Ty-Peupe, de Fernand Bélanger

Festival international
du cinéma en 16 mm

Janick Beaulieu

Le Festival International du cinéma en 16 mm. de Montréal a vécu du 26 au 31 octobre 1971.

Quelques constatations un peu pénibles s'imposent sur le lieu, le temps et la censure.

Le festival se tenait dans une salle du Musée des Beaux-Arts. L'acoustique y est mauvais : beaucoup trop d'écho. Des chaises droites exigent un 'sous-développement' très charnu pour le bien-être de l'arrière-train. En pénétrant dans le musée, on se sent tellement surveillé par les gardiens du lieu qui s'amuse à jouer aux gendarmes qu'on a l'impression d'entrer dans un commissariat de Police. Il faut montrer son billet pour traverser un corridor, un autre billet pour aller dans ce même corridor afin de récupérer son paletot. Pas le moindre petit coin pour griller une cigarette. Avant l'entrée dans ladite salle, rien dans les mains, rien dans les poches. En supposant que quelqu'un se fasse piquer par un 'klepto-insecte' avant de pénétrer dans la salle, je vois mal ce dernier en train de glisser furtivement une chaise dans ses poches ou sa serviette. On se croirait au Louvre, quoi !

Je m'empresse de dire que les organisateurs du festival n'y sont pour rien, puisque, sans le sou, ils ont accepté les services charitables du Musée. C'est grâce à l'entêtement de Dimitri Eipides et Claude Chamberland que ce Festival a eu lieu. Qu'ils en soient félicités.

Un festival, c'est une fête qui vise à présenter beaucoup de films. Le temps était-il bien choisi ? A moins de laisser de côté toutes ses occupations coutumières, il était impossible de couvrir tout le festival. J'ai beau aimer le cinéma, je me vois mal en train de visionner des films de 14h. à 23h. dans des conditions de confort aussi précaires.

D'autre part, **La Presse** rapporte que trois films ont été refusés par notre Bureau de Surveillance. Prendre la peine de visionner des films qui ne passent qu'une seule fois pour les interdire dans le contexte d'un Fes-

tival International, c'est faire preuve d'un certaine mesquinerie. Ce ne sont pas les films que je défends ici — comment le pourrais-je puisque je ne les ai pas vus ? — mais le principe. Dans d'autres pays, on fait confiance à un comité de sélection. Au Québec, impossible de faire confiance à qui que ce soit ?

Toutes ces mauvaises impressions peuvent s'effacer devant une sélection de qualité. Si je me base sur les films que j'ai vus, j'avoue d'ores et déjà que le bilan est positif en tenant compte du fait qu'il s'agit de films difficiles qui ne jouissent pas de la cote commerciale et qu'ils se présentent sous l'étiquette du cinéma expérimental.

Ty-Peupe de Fernand Bélanger (Canada)

Ty-Peupe, c'est l'histoire de deux jeunes amis qui cherchent un emploi 'seulement pour manger', avec l'idée de n'en pas trouver. histoire de ne pas jouer le jeu du système qui tourne en rond sur lui-même. Il s'agit d'un bon prétexte à prendre un bain d'air pur, une cure de soleil, des chevauchées fantastiques .. Couleurs, accélérés et ralentis s'en donnent à caméra joie. Une randonnée qui épouse les aventures d'un vagabondage. Le plaisir de filmer voudrait transmettre la joie de vivre. L'auteur ne s'embarrasse pas de psychologie de commande. On a l'impression de voir un 'cartoon' avec personnages réels. Pour aimer, il faut accepter le genre. J'avoue y avoir pris beaucoup de plaisir.

Elka Katappa de Werner Schroeter
(Allemagne)

On parle de comédie musicale. Que non. On peut parler de Pot-Pourri-Opéra, d'Opéra-Panique ou d'Opéra-Parodie. Le film ne se décrit pas, il se voit et surtout il s'écoute. Schroeter semble vouloir exorciser tous les démons du génie allemand, de Mozart à Marlene Dietrich. Bonne parodie d'opéra avec des personnages qui n'en finissent pas de mourir. Beaucoup de répétitions dans la meilleure tradition Underground. Le malheur, c'est que le film est tellement long qu'on ne peut ne

pas 'décrocher'. Et le film rate complètement son coup. Dommage !

Why not ? de Arakawa (U.S.A.)

Comment une jeune fille s'auto-érotise au contact d'une table, en jouant avec une poignée de porte, écrasée sous un divan, en caressant une pomme, etc., pour en arriver à s'auto-satisfaire avec une roue de bicyclette.

C'est là bien mal résumer un film qui dure près de deux heures. Sans dialogue. La bande sonore diffuse une musique lancinante qui s'apparente au bourdonnement d'un essaim d'abeilles.

Braves gens, ne vous troublez pas : le film ne donne jamais dans la vulgarité. Incroyable ? Il faut le voir pour le croire. Ce long périple du genre 'voyage autour de ma chambre' dégage une étrange beauté, à cause, sans doute, du soin donné à l'éclairage qui baigne dans l'expressionnisme le plus pur.

Ce film pourrait être une réflexion sur les frustrations sexuelles d'une jeune fille vivant dans un monde clos. Frustration aussi du spectateur qui, même s'il est le mieux intentionné du monde, se sent un peu frustré de voir faire l'amour à une bicyclette, après une aussi longue préparation. A moins que cette machine ne soit qu'un pur symbole... Pourquoi pas ? **Why not ?**

Le Traité du Rossignol de Jean Fléchet (France).

Ce petit film de 105 minutes mélange les acteurs et le dessin animé, l'histoire et la légende, la poésie et le document scientifique, l'humour et le sérieux didactique, la fable et le constat biologique.

Essai didactique sur les oiseaux et spécialement sur le rossignol.

Ce film s'adresse aux étudiants en ornithologie et à tous les autres.

Ce petit repas scientifique, servi dans un plat fantaisiste, goûte bon et se digère très facilement.

Après le film, on a envie de dire que **Le Traité du Rossignol**, c'est chouette !

Fiers Guerriers de Yasushi Toyotomi & Akira Aoki (Japon)

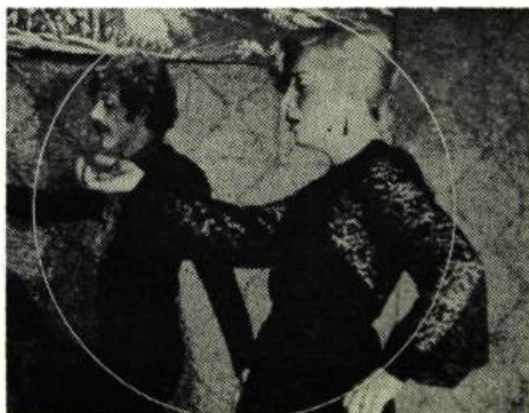
Film ethnographique sur la tribu Papoue de l'Irian de l'ouest en Nouvelle-Guinée.

Ce documentaire contient plusieurs révélations étonnantes, comme, par exemple, l'interview d'un autochtone qui avoue le plus simplement du monde qu'il partage, avec ses confrères, une inclination à manger la chair humaine des guerriers dans la région de l'estomac, parce que ça calme la nervosité guerrière et que ça goûte aussi bon que le porc. Un aveu de la sorte vous donne la chair de poule !

A souligner la clarté de l'image qui dénote la qualité des appareils "made in Japan". La pellicule ne semble pas avoir souffert des champignons et autres maléfices du lieu.

Entre beaucoup d'autres choses, on assiste à la perforation du nez des jeunes hommes pour y introduire un objet de coquetterie. On y admire l'adresse des grimpeurs qui se cramponnent aux arbres à l'aide d'une corde aux mains et aux pieds...

Elka Katappa, de Werner Schroeter



Le film nous invite à réfléchir sur notre civilisation des loisirs, face aux travaux et rituels de ces indigènes qui semblent leur procurer un plaisir constant.

L'intérêt persiste du début à la fin. Pas la moindre place pour l'ennui.

Dream of a World de Nicholas Gosling
(Angleterre)

Transposition de la situation actuelle du Vietnam à la Grande-Bretagne.

Le film détaille la réaction des Anglais face à la guerre du Vietnam à grand renfort d'interviews, de pièces jouées dans la rue... Malgré un sujet de réflexion intéressant, le film s'étire et traîne en longueur.

Quelques images impressionnantes.

Une caméra au poing qui accuse trop souvent un bras qui tremble.

Heureusement que le montage est varié, parce que tout cela deviendrait aussi insupportable que la guerre du Vietnam.

Rétrospective de Frans Zwartjes (Hollande)

Une série de petits films qui durent de 7 à 15 minutes avec des titres aussi évocateurs que **Eating, Tollet, Sears two...**

On parle d'érotisme morbide. C'est là faire un bien grand honneur à ce genre très spécial qui se veut audacieux. Muelh & Cie en Allemagne font beaucoup mieux en pire...

Face à ces films, ce qui me gêne ce n'est pas leur aspect maladif, mais leur gratuité.

On pense à Arrabal... Mais, chez Arrabal, les phantasmes se veulent provocateurs et dénonciateurs. Ses audaces contrastent avec le sublime.

Tandis qu'ici, c'est de la pure gratuité.

On connaît des films gratuits qui sont **inutiles à quelque chose**. J'avoue ne pas pouvoir aimer des films **utiles à rien**.



Punishment Park, de Peter Watkins

Punishment Park de Peter Watkins (U.S.A.)

On sait que Peter Watkins se spécialise dans les films d'anticipation. On sait qu'il est l'auteur d'un petit chef-d'œuvre qui s'appelle **La Bombe**. C'est ce film qui l'a rendu célèbre.

Dans un précédent film, **The Gladiators**, (des 'jeux de la paix' en forme de guerre, organisés par les gouvernements de l'Ouest et de l'Est à la télévision pour empêcher la guerre de se propager), on reprochait à Watkins d'avoir affaibli, faute de style précis, la réalisation d'une idée originale.

On pourrait formuler le même reproche pour **Punishment Park**. Sujet intéressant : la polarisation idéologique atteignant un degré de violence horrible aux U.S.A. Dans ce film conçu dans un style de reportage, le déclin de l'adhésion ne se produit pas, malgré les efforts pour faire allusion à certains procès ridicules.

Watkins deviendrait-il trop bavard ? Ne ferait-il pas assez confiance à l'image ? Faut-il invoquer le manque de moyens mis à sa disposition ? Malgré toutes ces interrogations, je suis convaincu que Watkins demeure un réalisateur à suivre.

S.P.Q.R. De Volker Koch (Allemagne)

Lors d'un voyage organisé via Rome, un jeune Américain tire sur son ami et Isabelle...

Film pour polyglotte. Il est parlé en Anglais, en Allemand et en Italien.

L'un des acteurs principaux présent dans la salle, pour rendre service au public, se lance à l'assaut d'une traduction simultanée. Résultat : on ne comprend plus rien. Ajoutez à cela les pannes du projecteur et vous aurez une idée de ce que peut faire le mauvais sort pour assassiner un film qui aurait pu être intéressant.

Dans ces conditions idéales (!), j'ai eu tout le loisir d'admirer la variété et la richesse des coloris, une longue séance d'essayage de vêtements d'époque, digne de Warhol, des épisodes musicaux très réussis.

J'aurais bien aimé qu'on me traduise l'interview de Pasolini, mais je n'ai même pas eu cette consolation.

Loving Memory de Tony Scott (Angleterre)

Une dame parle à un mort, installé dans une chaise, dans une maison isolée. Elle est co-responsable avec son frère de l'accident qui a provoqué cette mort. Elle lui raconte ses souvenirs, contrairement à son frère qui veut en finir au plus vite avec cet objet gênant.

Film tout habillé de gris, intéressant pour les réflexions qu'il soulève. Du malheur de vieillir quand on a pour avenir que des souvenirs du passé. La vieillesse, courtisée par la solitude, favoriserait-elle une certaine forme de démence ?

Un film débordant de sobriété et de pudeur. Durant tout ce drame, pas un seul cri et pas une seule prouesse de caméra. Ce qui n'empêche pas l'image d'être éloquente.

Times for de Stephen Dwoskin (Angleterre)

Salle comble. Je suppose qu'on annonçait un film porno ou sur les bords. Un coup d'oeil furtif sur le programme m'apprend qu'il s'agit d'une étude très sensible sur quatre femmes et leurs relations physiques avec un homme.

Les pauvres festivaliers d'un soir sont déçus. Plusieurs sortent rouges, non pas de honte, mais de colère. Comme si on laissait passer des films pornos au Québec. (Ce n'est pas un regret, c'est une constatation). Décidément, ces universitaires sont bien naïfs.

Pensez donc, il se passe des choses pas très catholiques sur l'écran, mais impossible de les identifier, malgré les hyper-gros-plans. La caméra accuse la maladie de Parkinson, sans doute pour traduire le trouble physique et psychique des quatre dames sous la torture du plaisir.

On dit que c'est un film pour voyeurs. Mais comment être voyeur, quand on n'arrive pas à savoir s'il s'agit d'un bouton sur la joue ou d'un sein ? Voyeur de quoi, ma chère dame ? Cela s'appellerait sans doute être 'voyeurien'. Anormalité créée tout exprès pour ce film.

De toute façon, papillotte et excite-toi, ô caméra, mais bouge toute seule, car moi, je suis las.

Le Festival international du cinéma en 16mm est mort. Vive le même Festival an II.

L'Avant-Scène du cinéma

Chaque numéro de **L'Avant-scène du cinéma** comporte le texte d'un long métrage et celui d'un court métrage.

11 numéros par année : \$10.00
4635, rue de Lorimier, Montréal 178